



Les écrivains des éditions de Minuit réunis en thérapie de groupe. PHOTO CHRISTOPHE BAYNAUD DE LAGE, WHISPERACT

AVIGNON «Nouveau Roman» rêve le cénacle mythique des éditions de Minuit circa 1950.

Christophe Honoré, le pourquoi du roman

Par PHILIPPE LANÇON
Envoiyé spécial à Avignon

Le spectacle de Christophe Honoré pourrait s'appeler «Boulevard du Nouveau Roman». Les prophètes de chez Minuit, soudain virevoltants, battent le vaudeville et la chamade. Ils semblent réinventés tantôt par Demy, tantôt par Sagan, tantôt par Guitry, tantôt par un jeu télévisé. Ils dansent, chantent, s'engueulent, font rire, soupirent ou pouffer. Sur le grand plateau, autour d'un bureau de juge, ce sont bien leurs paroles qu'on entend, mais la mu-

sique a changé. Peau d'écrivain, peau d'âne, peau finalement à retisser : sous l'histoire d'une aventure allant de la publication de *Molloy* de Beckett à la mort de Jérôme Lindon, tout ou presque est dit ou montré, mais d'un battement de cil, de cœur, l'insouciance apparaît. Les combats de la forme ne vont pas sans légèreté. En Avignon, Duras, Robbe-Grillet et les autres sont jeunes, éternels, insolents, potaches, bavards, sexy, télégraphiques, émueux, vaniteux, profonds, superficiels ; d'un mot, vivants. Ils expliquent leurs démarches avec leurs vrais textes, mais,

comme ils ne s'entendent pas, ils font des thérapies de groupe et des réunions de type alcooliques anonymes, sur une grande estrade aux marches arrondies recouvertes

Les écrivains accèdent pendant plus de trois heures à une éternité de pacotille, en papillons, sur les ailes de la comédie et de la jeunesse.

d'une affreuse moquette datée, à motifs floraux. Ils disent leurs expériences de la guerre, mais ils dansent la salsa, mettent la main

dans le slip, jouent de la guitare électrique. Ils s'amuse à faire des jeux de mots culinaires qui exaspèrent une partie du public : «Du riz Ollier», «Une tranche de Simon

fumé», «des Sarravite *rapées*». Claude Mauriac finit par dire : «Des lasagnes !» car il n'a rien compris au jeu. Il y a un Claude Mauriac en chacun de nous, l'essentiel est de savoir l'éliminer. Ils ont 30 ans, 60 ans, ils sont morts et ils sont là : leurs nouveaux corps ont 20 ans. Ainsi les écrivains accèdent-ils

pendant plus de trois heures à une éternité de pacotille, en papillons, sur les ailes de la comédie et de la jeunesse.

HÉTÉROCLITE. Christophe Honoré propose moins une interprétation de leurs personnages que, comme chez les bouddhistes, un phénomène de transmigration. Lindon le patron est réincarné par Annie Mercier, silhouette massive, lunettes noires, voix rauque de fumeuse, Simone Signoret dirigeant la troupe d'une main de fer, sur un ton tronique, comme une tenancière de bistrot. C'est, avec Brigitte Catillon, la

longue actrice androgyne et blafarde interprétant le vaniteux Michel Butor, la doyenne de ce groupe qui n'en est pas tout à fait un. Nathalie Sarraute est Ludivine Sagnier, blonde d'une pâleur à croquer, diaphane héroïne dans sa petite robe bleue, comme dactylo de ses propres tropismes.

Elle chante au micro, sur un ton de Bardot des sixties : «*Je t'aurais bien invité / A venir prendre le thé / Dommage que tu sois mort.*» Mais elle dit un passage de *l'Ere du soupçon*, et cette phrase qui précise l'angle d'attaque du Nouveau Roman : «*Le nouveau réalisme sera toujours du réel qui n'a pas encore été pris dans des formes convenues.*» Le slogan de cette bande hétéroclite est inscrit au fond, en lettres kitsch, sur un grand guichet souvent tenu par Lindon : «*Il nous faut être les monuments les moins contestables de notre époque.*» Mais Robbe-Grillet et sa femme, habillés pour quelques saisons en couple égocentrique et ambitieux, trouvent un autre slogan : «*Castors, faisons barrage !*»

AVATAR. Le travail d'Honoré et de sa troupe, toujours en lisière d'improvisation, va et vient entre les deux slogans. D'une part, montrer l'enjeu artistique et politique des farouches combats flaubertiens menés par ces auteurs ; d'autre part, divertir avec leurs folies, leurs obsessions, leurs conflits, leurs contradictions, parfois leurs mesquineries. Les sacrer, en somme, tout en les désacralisant. L'écrivain Claude Simon (Sébastien Pouderoux, excellent comme tous les autres) est un jeune barbu trapu, nerveux, un peu angoissé, de taille moyenne. Il dit d'une voix forte, spontanée, indignée, sa fuite à cheval en mai 1940, et cet officier en le voyant dit à un autre officier : «*Tu vois ? Ils ne sont pas tous morts.*» C'est un passage de *la Route des Flandres*. Derrière, un air de rock et là-bas, tout au fond, sur des écrans de télé, de vagues images de préparation de soupe au poireau : allusion à un célèbre texte de Marguerite Duras que son avatar, charmante et fluette, nous a dit.

Quelques minutes plus tard, avant l'entracte, la parole est donnée au public. A-t-il des questions à poser aux écrivains, puisque, même morts, ils sont là ? Une spectatrice anglaise dit, d'une voix ironique : «*Pourquoi est-ce que, pendant le soliloque de Claude Simon sur la guerre, on voit des poireaux découpés sur l'écran ? Cette pièce est-elle une sorte de soupe ?*» Oui, mais pas au poireau : plutôt celle où l'on met tous les restes, quels qu'ils soient, et on fait chauffer. Samuel Beckett est le seul à ne pas être réincarné. Comme Allah, il ne peut être interprété, ni caricaturé : toute religion a besoin d'une présence qui soit aussi une absence. C'est la manière qu'a Christophe de l'honorer, avec un léger sourire en coin. ♦

NOUVEAU ROMAN de CHRISTOPHE HONORÉ

Jusqu'au 17 juillet. Cour du lycée
Saint-Joseph, à 22 heures.

Christophe Honoré, la nouvelle vie du "Nouveau Roman"

LE MONDE | 13.07.2012 à 14h30 • Mis à jour le 13.07.2012 à 15h27

Par Brigitte Salino (Avignon, envoyée spéciale)



Une scène de la pièce "Nouveau Roman" de Christophe Honoré au Festival d'Avignon. |
Christophe RAYNAUD DE LAGE

La photo est célèbre. Elle a été prise en 1959 devant l'immeuble des Editions de Minuit, rue Bernard-Palissy, à Paris. On y voit, de gauche à droite, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Claude Mauriac, Jérôme Lindon, Robert Pinget, Samuel Beckett, Nathalie Sarraute et Claude Ollier. Arrivé en retard, Michel Butor ne figure pas sur cette image en noir et blanc qui rassemble l'éditeur et les auteurs du Nouveau Roman.

La vie faisant parfois bien les choses, Michel Butor était à Avignon, lundi 9 juillet, jour de la première du spectacle insolent, appelé tout simplement *Nouveau Roman*, que Christophe Honoré a tiré de son histoire et celle de ses camarades. Mais l'auteur de *La Modification*, venu pour la projection d'un film de Blandine Armand (*Michel Butor, l'écrivain migrant*), n'est pas allé au lycée Saint-Joseph, où avait lieu la représentation.

Michel Butor ne s'est donc pas vu sur scène, en la personne... d'une femme, Brigitte Catillon, aux jambes aussi longues que ses cheveux sont courts. Il n'est pas le seul à changer de sexe, dans le spectacle : Jérôme Lindon est joué par Annie Mercier, solide comme une masse, habillée de noir et portant des lunettes, noires elles aussi, qui font pendant à ses baskets rouges.

Et c'est épatant. Pas un instant on se dit que ça ne va pas, ou que c'est ridicule. Même chose pour les autres, d'ailleurs : voir l'austère Nathalie Sarraute, qui se disait *"pas belle"*, jouée par la très séduisante Ludivine Sagnier en talons aiguilles passe aussi bien que le bermuda d'Alain Robbe-Grillet, la jupe courte très frou-frou de son épouse Catherine, ou le pantalon rouge porté par la craquante Anaïs Demoustier, en Marguerite Duras .

Car elle est là, elle aussi, qui ne fut jamais admise dans le groupe, parce que son écriture était jugée trop sentimentale. Françoise Sagan, qui, elle, représente l'anti-Nouveau Roman, fait aussi une apparition vers la fin, en la personne de Benjamin Wangermee , le comédien qui interprète Claude Ollier. Il faut dire que, sinon, l'acteur se serait retrouvé au chômage technique : Ollier a été mis à l'écart du mouvement, pour ne pas dire viré, par ses camarades. On assiste à cet épisode pendant le spectacle. Jérôme Lindon dit : *"Il a du talent, mais pas de génie. Il ne fera jamais une oeuvre."* Et paf ! Alain Robbe-Grillet tente mollement de sauver son vieil ami. Puis cède, par lâcheté, selon Claude Ollier, dont il faut préciser qu'il est toujours en vie.



Une scène de la pièce "Nouveau Roman" de Christophe Honoré au Festival d'Avignon. |
Christophe RAYNAUD DE LAGE

Le seul qui soit absent, sinon en photo, sur la porte du bureau de Jérôme Lindon, représenté par un petit stand vitré en fond du plateau, c'est Samuel Beckett. Christophe Honoré avoue que là, non, ce n'était pas possible d'incarner "le roi", comme l'appellent certains, jaloux de l'affection et de l'admiration absolue que lui porte Jérôme Lindon.

Ce statut totalement à part de Beckett est confirmé par le fils de l'éditeur, Mathieu Lindon , que l'on voit filmé, comme d'autres auteurs d'aujourd'hui, parlant du Nouveau Roman, et du tribut qu'ils lui doivent. Pour Christophe

Honoré, ce mouvement "révolutionnaire" est à rapprocher de celui de la Nouvelle Vague, au cinéma . Le cinéaste et écrivain s'est nourri des deux, dans ses années de formation. Et on sent qu'il les connaît bien.

Car il n'y a nul besoin, pour les spectateurs, d'avoir des références. Rien que cela, c'est déjà une forme d'exploit, tant l'histoire est dense et complexe, sur les plans littéraire et humain. En outre, au long de trois heures et demie qui filent sans qu'on regarde sa montre, on rit souvent et franchement, à voir et à entendre tous ces gens sur le plateau qui reproduit une salle d'université à la fois solennelle et kitsch, avec des marches d'escalier.

Très importantes, ces marches : elles sont d'ordinaire l'attribut des pièces de boulevard. Et nous n'en sommes pas loin, avec ce *Nouveau Roman* qui s'affiche sans complexe comme une comédie, où l'on vit, écrit, publie, s'aime, se déteste, se jalouse et se trahit, le tout sur un ton léger, et même, parfois, en musique et en chansons.

Il y a un côté potache dans le spectacle et, à certains moments, une forme de mauvais goût qui débecte une partie du public, et de la critique. C'est tout l'intérêt de ce *Nouveau Roman* : il divise, comme le mouvement a divisé en son temps et divise aujourd'hui encore. Quand on aime, on prend tout, et l'on se régale du jeu des acteurs (pardon à ceux qui ne sont pas cités !), enlevé et, sur le fond, un peu nostalgique d'un temps où des écrivains ont eu la force, même âpre, de décider de s'unir , au lieu de rester chacun dans son coin.

|

EN KIOSQUE N° 867 DU 11
JUILLET
2012

AU SOMMAIRE



ABONNEZ-VOUS



3 mois offerts à Deezer
Premium+

"Nouveau Roman" de Christophe Honoré, une aventure théâtrale d'une rare fraîcheur

16/07/2012 | 11h24

0

J'aime

Tweet

14

Mail

Imprimer

Share



Christophe Raynaud de Lage

Misant sur la présence des acteurs, Christophe Honoré s'immerge avec brio dans le mouvement littéraire le plus marquant des années 1950

« *La marquise sortit à cinq heures.* » Selon Paul Valéry, cette phrase discrédite définitivement le roman classique. Quand à l'aube des années 1950, Nathalie Sarraute déclare que « *le roman ne croit plus à ses personnages, le lecteur non plus* », elle confirme à son tour cette mort du roman balzacien que Valéry puis les surréalistes avaient affirmé haut et fort.

Dans la mise en scène parfois inégale, mais pleine de charme et nourrie d'intuitions stimulantes que Christophe Honoré consacre au Nouveau Roman, Nathalie Sarraute a les traits de Ludivine Sagnier. Tout comme les autres acteurs – tous impeccables – de ce spectacle, elle n'incarne pas un personnage, mais existe par elle-même. Le Nouveau Roman ce sont d'abord des personnalités irréductibles qui n'entendent pas se glisser dans un moule. Honoré montre bien la difficulté qu'éprouve Alain Robbe-Grillet, le plus emblématique sans doute de ces auteurs, à enrôler ses camarades sous une bannière commune.

Le plateau ouvert décoré dans le style des années 1950 avec des écrans de télévision, une tribune, des micros, des tables et des chaises dispersées expose ces écrivains assumant leurs contradictions à la fois proches et éloignés les uns des autres – des électrons libres. Ce qui les rassemble, c'est d'abord Jérôme Lindon, directeur des éditions de Minuit. L'origine du spectacle est d'ailleurs [la célèbre photo](#) prise en 1959 sur le perron des éditions de Minuit où manquent Michel Butor et Marguerite Duras. Présent sur la photo en revanche, Samuel Beckett n'est joué par aucun acteur sur scène – une façon de souligner sa position d'outsider, mais aussi sa situation paradoxale tant Lindon ne cesse de se référer à lui. Il se souvient notamment comment lisant jusqu'au bout le manuscrit de Molloy dans le métro, il s'est surpris à la fin à « *rire comme un imbécile* ».

Il y a à la fois une forme de joie et d'ingénuité dans ce spectacle qui présente en quelque sorte l'instantané d'une époque sans tomber dans le piège de la reconstitution, mais au contraire en la réinventant sur un mode ludique avec un zeste d'humour. Témoin cette scène amusante où l'on incendie quelques auteurs contemporains dans un brasero, avec la question : faut-il brûler Sartre ? Ou encore cette tribune ouverte où le public est convié à poser des questions aux auteurs.

Christophe Honoré ouvrant ainsi l'espace de jeu à l'ensemble de la salle pour un surprenant exercice collectif d'improvisation. Les premières tensions apparaissent quand Michel Butor reçoit le Renaudot en 1957 avec *La Modification*. Bientôt le Nouveau Roman s'intéresse au cinéma dans la foulée de la Nouvelle Vague quand Marguerite Duras et Alain Robbe-Grillet passent notamment derrière la caméra. Enfin, le spectacle est ponctué d'interventions enregistrées d'auteurs contemporains. Philippe Sollers se souvient que le Nouveau Roman représentait à l'époque « *une lueur dans la grisaille* ». Denis Cooper dit sa préférence pour Robert Pinget. Charles Dantzig s'égare voyant dans le Nouveau Roman « *le parti de l'étranger* ». À l'arrivée, ce spectacle sans doute un peu trop long (3 heures 45), parce qu'il veut tout dire et aller jusqu'au bout de chaque biographie, s'avère une aventure théâtrale d'une rare fraîcheur, drôle, intelligent et pétillant de vie.

Hugues Le Tanneur

Nouveau Roman de et par Christophe Honoré

Nouveau Roman de Christophe Honoré

L'avant-garde en folie

Par **Philippe Chevilley** | 10/07 | 07:00

Si « Le Maître et Marguerite », monté par Simon McBurney au Palais des Papes, s'inscrit dans la lignée de l'Avignon des origines -grand texte, grands effets (lire « Les Echos » du 9 juillet) -, « Nouveau Roman », créé dimanche soir au lycée Saint-Joseph, évoque plutôt la période 1967-1968, lorsque Jean Vilar s'emploie à exploser les codes et les formes du festival.

Le spectacle signé Christophe Honoré est tout fou, bavard et beaucoup trop long. Mais il explore avec humour et intelligence la révolution littéraire des années 1950-1960, souvent encore méprisée à tort. « Nouveau Roman » est à la fois naïf et pédago, brouillon et profond. On s'agace de trop de digressions, on se perd dans la galerie de personnages que met en scène Christophe Honoré. Pourtant, on sort galvanisé de ce « Salon du livre » anar et insolent.

Tout repose sur le superbe casting réuni par l'écrivain-cinéaste-dramaturge : Annie Mercier en Jérôme Lindon avec ses lunettes noires rock and roll ; Brigitte Catillon en Michel Butor, petite robe grise et cheveux plaqués ; Jean-Charles Clichet et Mélodie Richard en couple Robbe-Grillet ; Ludvine Sagnier en Nathalie Sarraute, Anaïs Demoustier en Marguerite Duras ; Sébastien Pouderoux en Claude Simon ; Mathurin Voltz en Robert Pinget ; Julien Honoré en Claude Mauriac ; Benjamin Wangermee en Claude Ollier... et Françoise Sagan : tous sont irrésistibles. Habités par leurs personnages, ils les malmènent sans vergogne. Forts de leur joie de jouer, ils ressuscitent une famille d'avant-garde, qui se vit autant comme une meute que comme un panier de crabes.

Brillant et potache

Dans un décor décalé et spectaculaire, « mix » d'académie, « ballroom » et tribunal littéraire, nos comédiens-écrivains dialoguent et soliloquent -entre citations d'auteurs et improvisations. L'histoire du nouveau roman, de ses créateurs et de leur éditeur, n'est pas représentée de manière linéaire, s'autorise des anachronismes et des sauts dans le temps. A l'instar des romans, le spectacle éclate les formes, passant du hapenning au chant (« India Song », « La Cavalerie » de Julien Clerc), de la chorégraphie au débat avec le public, le tout émaillé de projections (interviews, extraits de films). C'est brillant, potache, laborieux parfois. Tous les aspects sont abordés... et forcément ça déborde (les thèmes de la guerre, du cinéma de Duras, trop développés).

Mais on saisit l'essentiel : le désir de réinventer l'écriture, de promouvoir un art neuf, un art qui doute et assume le vide de l'existence. La joyeuse tribu des Editions de Minuit a un côté infernal, avec ses ego qui se heurtent. Honoré et sa bande font davantage ressortir son humanité déchirante, son désir d'absolue liberté. « Nouveau Roman » est un spectacle absolument libre.

Les critiques de « La Négation du temps », de William Kentridge, et des « Anneaux de Saturne », d'après le roman de W. G. Sebald sur lesechos.fr

PHILIPPE CHEVILLEY, Les Echos

ENVOYÉ SPÉCIAL À AVIGNON



Écrit par **Philippe CHEVILLEY**

Chef de Service

[Tous ses articles](#)